

UNE AFRIQUE ENTRE LE VILLAGE ET LA VILLE :
LES MIGRATIONS DANS LE SUD DU CAMEROUN (1)

par André FRANQUEVILLE

De même qu'il existe une Afrique des villages, à laquelle les géographes se sont intéressés depuis déjà longtemps, et une Afrique des villes, plus nouvelle et qui inquiète aujourd'hui, de même existe-t-il une Afrique entre le village et la ville dont le sud du Cameroun offre une saisissante illustration. - Cette Afrique-là naît à la fois de la ville et de la campagne, des problèmes et des impasses que présentent l'une et l'autre. Entre les deux, le migrant n'est pas seulement l'homme déraciné que l'on a souvent décrit ; il est aussi l'homme qui interprète et utilise la ville au mieux de ses intérêts, et cela en fonction de sa propre culture.

L'entreprise coloniale qui, au Cameroun, fut d'abord allemande puis française sous tutelle internationale, a déclenché dans le Sud, dès ses premières manifestations, une turbulence de mouvements de migrations qui n'ont cessé de s'amplifier avec le temps et de se propager pour atteindre de proche en proche l'ensemble des sociétés locales.

Le propos de cet ouvrage est de mettre en évidence le fonctionnement actuel du système de migrations qui s'est ainsi mis en place, d'en préciser le contenu et d'en retracer la genèse dans le contexte géographique, économique, social et historique du Cameroun méridional. Mais, à la lecture, il apparaît bien vite que ce propos déborde de beaucoup le cadre restreint de cette partie du Cameroun et rejoint, par les analyses présentées comme par les problèmes soulevés, les immenses interrogations auxquelles est aujourd'hui confrontée l'Afrique croissance urbaine apparemment incompressible, impossible maîtrise d'une économie nationale prise au filet d'un système mondial d'échanges et de domination, ébranlement ou effondrement des valeurs sur lesquelles les sociétés locales fondaient leurs assises, irruption du monde dit moderne auquel n'échappe aucun village du Sud, même le plus reculé, incertitude parfois tragique de l'homme africain contemporain qui se cherche au milieu des contradictions et cependant naît sous nos yeux.

C'est de façon très concrète que sont ici abordés et présentés les enjeux. Au sein du vaste espace forestier qui forme le sud du Cameroun, cette recherche a eu plus précisément pour cadre la zone centrée sur Yaoundé et regroupant principalement des sociétés fort comparables (Eton, Ewondo, Bané...) se reconnaissant sous le nom général de Bété. Les enquêtes en milieu rural ont porté sur des villages (38 au total) inscrits dans une aire de 250 km autour de Yaoundé ; elles ont donc touché principalement des sociétés bété mais aussi d'autres, notamment boulou et bassa, et apporté des informations sur quelque 20 000 villageois présents ou absents.

La région dont il s'agit ici est, en premier lieu, la zone de production cacaoyère, celle qui procure au Cameroun, depuis 50 ans, la part la plus importante en valeur de ses exportations et de ses rentrées de devises. Mais elle englobe aussi des villages situés à la frange de la zone forestière et cacaoyère, et encore quelques autres, notamment bassa, où le palmier à huile tient, cette

(1) Thèse de Doctorat d'Etat soutenue en juin 1983 à Paris I sous la Dir. de M. SAUTTER. Sera publiée dans la série des Mémoires de l'O.R.S.T.O.M.

O.R.S.T.O.M. Fonds Documentaire

N° : 17.487

Cote : B

-7 MAI 1985

17.487

fois, une place déterminante dans les revenus monétaires du villageois.

L'une des originalités de cette recherche est de n'avoir pas limité son approche des migrations à leur seul aspect rural, celui de l'émigration. De façon non moins précise, les migrations ont également été repérées à leur point d'arrivée, c'est-à-dire aujourd'hui essentiellement la ville. A l'aide d'enquêtes variées (quartiers, entreprises, écoles) ont été retracés les courants migratoires qui traversent le Sud et aboutissent à Youndé par des voies diverses. L'étude s'en est donc trouvée élargie à un domaine géographique et culturel plus vaste, puisqu'elle prenait par là également en compte la présence du deuxième grand groupe d'immigrés de la capitale, les Bamiléké qui se dispersent désormais dans toutes les villes du Cameroun, voire de l'Afrique Centrale. Les particularités de leur migration devaient, comme en contrepoint, mettre en évidence celles des migrants plus proprement "sudistes" et conduire à identifier ainsi deux grands modes d'approche de la ville dont les différences se précisèrent à mesure qu'avancait la recherche.

La façon dont sont abordées et présentées les migrations constitue une autre originalité de cet ouvrage. La migration n'est pas, en effet, simple déplacement d'individus dans l'espace, ni simple déplacement de main-d'oeuvre fuyant une situation de crise ou répondant à l'appel de la ville. Elle est aussi fait social, d'une richesse infinie, qui ne peut être pleinement appréhendé que replacé dans le contexte vécu par le migrant. Les déplacements, le départ, les cheminements, le retour éventuel ont donc été repérés selon leur insertion dans l'ensemble d'une biographie dont on ne saurait les abstraire. Au fil du texte, de nombreux exemples non seulement illustrent les situations évoquées mais aident à donner leur sens aux résultats apportés par les diverses enquêtes. Mais aussi, et dans le même temps, l'itinéraire, les projets, les problèmes, l'identité même du migrant renvoient non moins nécessairement et constamment à des niveaux où se déterminent les choix individuels : celui du cercle "domestique", celui de la société d'origine et celui, "sur-déterminant", de l'environnement économique et idéologique international.

Trois grandes parties composent l'ouvrage : le migrant et son village, le migrant et la ville, espaces et migrations ; trois parties distinguées pour la commodité de l'exposé, mais qu'il n'est guère possible de disjoindre si l'on veut tenter d'interpréter au mieux les migrations.

I - LE MIGRANT ET SON VILLAGE.

Il est des déterminants de la migration et des caractéristiques des migrants désormais bien connus : le portrait-robot de l'émigré est celui d'un homme, jeune, célibataire, muni d'une instruction moyenne, sans ressources au village, venu en ville à la recherche d'un emploi. N'y a-t-il réellement plus rien à en dire ?

L'exemple du Sud camerounais montre que bien des nuances doivent être apportées à ce stéréotype. L'importance des migrations scolaires, tant vers Yaoundé que vers les petites villes du Sud, est ici considérable et contribue à abaisser considérablement l'âge moyen des migrants. De ce fait même, le rôle du réseau d'accueil en ville, à base de solidarité familiale ou lignagère (variable selon les ethnies), s'en trouve accru et souvent détermine le lieu même de la migration. Loin d'être affaiblis par la migration, les liens coutumiers trouvent là une nouvelle raison d'être.

Ce que fut et ce qu'est encore, dans le mouvement d'émigration rurale, l'influence d'une économie agricole orientée depuis un demi-siècle vers une quasi monoculture du cacao pose problème : attache-t-elle les hommes à la terre comme le souhaitaient les colonisateurs, ou au contraire les en éloigne-t-elle tant sont maigres les revenus que la conjoncture internationale permet d'en tirer ? La réponse est donnée par les villageois eux-mêmes.

Seraient-ils de "grands planteurs", leur émigration n'en paraît pas moins inéluctable chaque fois que possible, tant sont pesantes et apparemment sans solution les contraintes auxquelles est soumise la culture cacaoyère telle que pratiquée ici : taille restreinte des exploitations, vieillissement des arbres, main-d'oeuvre uniquement familiale, entretien déficient, rémunération insuffisante du produit... Le cacao n'est, pour les émigrés, que culture d'appoint, ou bien simple assurance d'un-niveau de vie minimal pour ceux qui, volontairement ou non, rentrent au village. De ce fait, cette culture s'inscrit parfaitement dans le cycle même de la migration, sans rien de commun avec les objectifs productivistes que l'Etat voudrait lui assigner.

Mais l'émigration rurale n'est pas, ou n'est plus, uniquement masculine. La plupart des femmes, certes, ne quittent leur village que pour répondre à l'appel du mari déjà installé en ville, une fois conclu le mariage coutumier. Mais ce n'est plus là, aujourd'hui, la seule voie de l'émigration féminine. Comme les jeunes gens, les jeunes filles vont en ville pour suivre une scolarité et le taux élevé de la scolarisation, générale comme féminine, est l'une des originalités du sud du Cameroun. L'école ouvre la porte à cette "émancipation féminine" tant redoutée des hommes, ici plus qu'ailleurs, car elle annonce et entraîne déjà une profonde mutation des sociétés locales dont l'exploitation de la femme était devenue l'un des fondements. Désormais l'émigration féminine est aussi démarche individuelle ; elle signifie refus d'une situation sociale où la femme était l'éternelle mineure sans voix. Refus aussi du mariage tel que conçu et imposé par la société villageoise, recherche de revenus dont on puisse disposer librement, la migration féminine apparaît, à la différence de celle des hommes, comme une migration sans retour envisagé, tant le village est pour la femme, avec ses dures conditions de vie, symbole d'enfermement, de limitation de sa personnalité qu'elle n'accepte plus.

Le projet de l'émigré "sudiste" masculin n'est pas, à la différence de celui du Bamiléké, de demeurer définitivement en ville. Les liens qu'il garde avec son village d'origine, les investissements qu'il y consent, ne sont pas simple expression d'une relation affective. Ils signifient aussi réel désir de participer à la vie sociale du village qui demeure espace de référence malgré l'éloignement : "Le chez moi, c'est mon village". Mais bien des obstacles perturbent la maîtrise d'un tel projet, les uns pour refouler hors de la ville l'émigré, plus tôt qu'il ne l'aurait voulu, les autres au contraire pour suspendre ou entraver le retour espéré, et les pratiques de sorcellerie semblent parfois, en ce domaine, particulièrement déterminantes.

II - LE MIGRANT ET LA VILLE.

Le chemin de la ville n'est pas le même pour tous les immigrants. Il emprunte parfois des détours surprenants ou apparemment absurdes. L'une des raisons en est, de plus en plus fréquemment, la recherche des conditions d'une scolarisation qui donneraient aux jeunes émigrés le maximum de chances de réussir ; ce fut en effet là, dans le Sud, la voie par excellence de la promotion

sociale. Une autre raison en est l'extrême dispersion familiale, née d'une histoire des migrations déjà ancienne, et qui offre à l'émigré des "points de chute" fort variés. Dans ce cheminement, Bamiléké et "Sudistes" présentent à nouveau des traits originaux.

Par sa position centrale dans le sud du Cameroun, par ses fonctions de capitale administrative et politique, de centre scolaire et universitaire, Yaoundé appelle à elle un flux constant de migrants dont les lieux de provenance se diversifient toujours davantage. La croissance lente mais continue de ses effectifs originaires de l'Ouest et du Littoral (ces derniers également en majorité bamiléké), la relative et progressive diminution des natifs du Centre-Sud (moins de la moitié des immigrés aujourd'hui), découlent d'ailleurs du fonctionnement même des deux systèmes de migration mis en évidence.

Les uns, Bamiléké, investissent la ville et s'y installent à demeure sans toutefois perdre leur identité ; les autres, "Sudistes", passent par la ville mais semblent bien refuser de se laisser prendre à son piège : leur place de choix se situe entre le village et la ville.

La même diversité dans l'approche urbaine transparait à propos du logement et de l'emploi. Certes, tous recourent aux filières posées par la société d'origine pour trouver hébergement et activité rémunérée. Tous cherchent à s'établir là où, en ville, l'environnement culturel leur est le plus familier, de sorte que persistent les grandes dominantes ethniques des quartiers, en dépit d'un urbanisme souvent destructeur. Les effets de brassage des cultures locales paraissent des plus limités, comme en témoigne le choix du conjoint fait par l'immigré ; la rencontre que favorise la ville est celle de l'Occident bien plutôt que celle des autres cultures locales.

L'identité gardée se manifeste par des choix qui caractérisent les uns et les autres. Celui des Bamiléké les porte à investir dans l'immobilier urbain, même de façon modeste : la proportion des propriétaires de leur logement est plus élevée chez eux que chez les "Sudistes" qui préfèrent le provisoire d'une location ou d'un hébergement. De même les originaires de l'Ouest s'orientent-ils de préférence vers des activités "indépendantes" (petites entreprises de commerce, d'artisanat ou de transport) où, par une épargne soigneusement organisée, ils tentent l'aventure d'une promotion économique que, pour eux, la société coutumière encourage. Les "Sudistes" préfèrent les activités salariées et, plus particulièrement, les emplois de bureau vers lesquels l'école les dirige depuis plusieurs générations déjà ; cela leur donne prestige au village et la régularité des revenus leur permet de répondre sans coup férir aux nombreuses obligations de solidarité que leur impose une société foncièrement égalitariste.

Dans le réseau des migrations qui traversent le Sud, les petites villes (Mbalmayo, Bafia, Ebolowa, Sangmélima, Kribi) paraissent bien effacées, à la mesure d'une activité économique fort modeste. Seule Mbalmayo fait exception. Les migrations qu'elles reçoivent sont surtout celles, fort désordonnées, des écoliers et des élèves qui s'inscrivent pour leurs études ici ou là, au gré des circonstances. Dans l'organisation de l'espace des migrations, les petites villes du Sud interviennent peu ; elles sont plutôt lieux de formation ou d'apprentissage et, quelquefois, étapes dans le repli vers le village après un séjour à Yaoundé ou à Douala.

III - ESPACES ET MIGRATIONS

Les migrations contribuent à découper l'espace, à modifier ses lignes de force de façon lente mais aux effets pourtant perceptibles. Deux types de structuration de l'espace induits par les migrations nous sont apparus dans le sud du Cameroun : l'un est fonction des variations locales de l'intensité de l'émigration rurale, l'autre résulte des particularités d'une migration qui, autour de la capitale, n'est pas exode rural mais incessant va-et-vient de personnes et de biens entre ville et campagne.

A l'ouest de Yaoundé, un secteur qui correspond au Pays bassa (et même au-delà vers le nord), se caractérise par une intense émigration (la moitié des natifs sont absents de leur village) et une faible proportion de retours (30 %). Pour le reste de la zone étudiée, englobant les villages bété et boulo du centre et du sud, les proportions se trouvent, au contraire, presque inversées : parmi les natifs, un tiers seulement sont des émigrés et presque la moitié ont fait retour au village. Les raisons d'une situation si tranchée sont nombreuses, mais deux paraissent essentielles. Pour les Bassa, c'est un taux de scolarisation très élevé auquel s'ajoutent les séquelles de la guérilla upéciste : l'émigration se trouve là poussée à son paroxysme. Chez les Bété, c'est, avec un effet opposé, la généralité de la culture du cacao, certes insuffisante pour faire vivre au village selon les normes à présent souhaitées, mais qui assure pourtant la permanence d'au-moins un homme adulte actif par famille et surtout permet à l'émigré un repli honorable et économiquement supportable.

Mais encore, et de façon plus fine, d'autres structurations de l'espace nous sont apparues et notamment l'existence d'une "zone centrale" où l'émigration masculine est particulièrement intense pour des raisons tant d'ordre historique que culturel, au point d'intégrer la capitale à son espace de relations ordinaires. De même les villages situés à l'écart des principaux axes de communication révèlent une particulière sensibilité à l'émigration féminine. Par là se dessine une nouvelle distribution de la population rurale du Sud.

Enfin, autour de la ville même de Yaoundé par les relations que vivent ses immigrés, s'esquisse le contour d'une région originale : non pas région au sens plein, mais seulement "région migratoire", base possible d'une nouvelle organisation de l'espace que suscite, au-delà du découpage ethnique, le continuum rural-urbain engendré par les migrants eux-mêmes. Son efficacité maximale s'inscrit sur une centaine de kilomètres autour de la capitale.

Dans ce dernier espace privilégié, où ville et campagne s'interpénètrent déjà en un réseau de relations serré tissé par les migrants, une solidarité plus large et qui serait cette fois consciemment construite, nous semble pouvoir réussir. Sur cette base en effet, et sans sous-estimer les contraintes de tous ordres qui pèsent en ce domaine, il devrait être possible de susciter une agriculture paysanne qui ne serait plus à la merci des cours internationaux du cacao mais serait orientée de façon à tirer parti de la présence toute proche des 400 000 consommateurs de la capitale. Une telle ré-orientation de l'économie agricole paraît la première condition pour redresser une situation démographique dont l'évolution actuelle conduit à faire de la campagne un monde délaissé sans attrait ni avenir, et de la ville une vitrine de l'Occident soutenue par une assistance internationale nullement désintéressée.

Les chances d'un tel redressement existent ; çà et là des initiatives et des réalisations ponctuelles prouvent que des jeunes ruraux sont prêts à les saisir. Mais leur réussite n'est pas seulement affaire individuelle, elle relève de choix économiques et politiques propres à ne pas décourager les efforts ainsi consentis.